

l e l a b o

l'invention de la giraffe



un spectacle et un film de **Benoît Bradel**

écrit avec **Yves Pagès**

avec sur scène et ou à l'écran **Benoît Bradel, Ese Brume, Patrick Condé, Elina Löwensohn, Laurent Pichaud, David S. Ware**

et aussi à l'écran **Raïssa Kim, Monsieur Arnaud, Pierre-Henri Puente, Pascal Sogny, Regina Trachsler**, et les musiciens **Matthew Shipp,**

William Parker, Guillermo E. Brown

musiques **David S. Ware Quartet, Optophone, Moon Dog, Sébastien Martel**

assistant à la mise en scène **Ludovic Fouquet**

lumière **Yves Godin**

régie générale **Thomas Longuet et Frédéric Vannieuwenhuyse**

son et vidéo **Jacques-Olivier Monnerville**

construction du décor **Ateliers de la MCB** et **Théâtre National de Chaillot** sous la direction de **Nicolas Bénard**

collaborations film **Christophe Acker, Ariane Audouard, Renaud Chassaing, Thibault Dufour, Annette Dutertre, Thomas Fernier,**

Béatrice Joinet, Thomas Longuet, Yannick Muller, Olivier Renouf, Béatrice Wick

chargées de production **Delphine Crozatier, Françoise Lebeau**

Coproduction : Zabraka, Maison de la Culture de Bourges / Centre de Créations et de Productions, Centre des Arts du Cirque de Basse-Normandie, Ferme du Buisson-Scène Nationale de Marne la Vallée, Centre Chorégraphique National de Rillieux-la-Pape / Compagnie Maguy Marin

Co-réalisation : Théâtre National de Chaillot

production déléguée : **lelabo** / Françoise Lebeau assistée de Pierre Reis

avec le soutien des Films Pelléas, de Montévidéo, de l'AFAA, de la DRAC Basse-Normandie, de la Région Basse-Normandie, du Fonds Etant Donnés, de la DMDTS - Ministère de la Culture et de la Communication.

calendrier

Maison de la culture de Bourges
du 7 au 9 janvier 2004

Ferme du Buisson/ Festival Temps d'images
du 8 au 10 octobre 2004

Théâtre National de Chaillot - salle Gémier
du 15 au 30 juin 2005,

Après avoir mené séparément une activité de metteur en scène et de réalisateur, puis de vidéaste avec d'autres metteurs en scène et chorégraphes, j'ai entrepris pour la première fois, un projet, qui depuis 2002, réunit de plein fouet et de manière acrobatique ces pratiques. Mais cette fois-ci en inversant la donne, c'est-à-dire en commençant par l'image et donc par réaliser un film.

L'Invention de la Giraffe est une odyssée de ports en ports, de Cherbourg à New York, en passant par Paris. Un voyage entre rêve et réalité et à double-tranchant. Tout d'abord, il y a Cherbourg et son port comme point de départ de notre cirque, port d'où partit le Titanic, trois jours avant de sombrer, et duquel s'embarquèrent ensuite des milliers d'immigrants et de touristes vers l'Amérique. Puis il y a Paris comme ville natale, ville fatale et ville lumière. Et enfin, New York qui incarne la ville des villes, ville du cinéma et de la musique par excellence.

Un projet double ; un spectacle cinématographique et un film spectaculaire, une écriture de la partition à deux mains, avec Yves Pagès, pour une histoire dans deux pays, en deux langues et qui traverse deux continents. Sur les traces d'un cirque en banqueroute qui part chercher de l'or, à la recherche du rêve américain de ce qu'il fut, de ce qu'il en reste... En bateau, en train, en avion, en voiture, en vélo : une odyssée qui passe par le cirque, la musique et le cinéma comme autant de moyens de transport pour ce voyage initiatique et transatlantique, musical et poétique.

Il y a dans l'idée de départ du scénario l'envie de jouer avec cinq ou six personnages réduits à leur plus simple expression, stylisés à partir de quelques caractéristiques paradoxales sinon burlesques. Ce sont donc des silhouettes plus animées par un mouvement de vie, une sorte de fuite en avant, plutôt qu'animées par quelques pesanteurs psychologiques. Ils sont vraiment des bateleurs de cirques qu'on aurait sortis de la piste en costumes pour les plonger, tels quels, dans le monde extérieur. D'où une impression de décalage drolatique ou onirique, qui flirte avec l'invraisemblance des situations tout

en saisissant des lieux et des événements de façon quasi-documentaire.

Quant à la trame de l'histoire, elle part d'un ressort dramatique élémentaire : une catastrophe (la faillite d'un cirque) obligeant ces improbables héros à tenter l'aventure ailleurs, dans un voyage initiatique qui les ramènera, non sans les avoir métamorphosés, à leur point de départ.

Mais c'est surtout, l'histoire d'un voyage à contre-emploi, d'un choc de cultures, de sensations, de langues, de paysages. Une conflagration esthétique aussi, censée mettre en porte-à-faux des imageries cinématographiques différentes (film noir, comédie musicale, road-movie, cinéma du réel...). Ce parti-pris tient moins à un souci parodique qu'à un désir de traiter la fiction en pointillé, en creux, par intermittence. Ainsi, dramatiquement parlant, les scènes clés (d'actions ou de dialogues) sont-elles volontairement raréfiées, espacées, ou alternées avec le temps du voyage, le presque rien de l'errance, le regard documentaire sur l'espace. Tous ces temps-morts qui disparaissent habituellement d'une narration dite efficace. Il y aurait donc l'envie de flâner avec les personnages, de regarder dans l'entre-deux des scènes d'actions, d'habiter autrement les lieux communs du cinéma.

Dès l'écriture du scénario, cette démarche s'est accompagnée d'une réflexion sur l'univers sonore de ce film.

Nous avons d'emblée imaginé tout un apport de sons hors-champ (chansons, petites annonces, messages, flash-radio et plusieurs types de voix off) qui devrait parasiter, prendre à contre-pied, déborder ce qui se donne à voir sur l'écran. Et qui devrait aussi créer un système d'échos et de résonances poétiques parallèle à l'intrigue du film.

Benoît Bradel



Grandeur et décadence d'un cirque itinérant.

Trois membres de la troupe du Zero Kong CircuS dont la faillite semble imminente : Blaise, (magicien et vélocipédiste acharné), Gertrude, (chanteuse à la peau noire, dompteuse de souris blanches et marathonnienne olympique) et Fernand, (clown loyal et jongleur de chiffres) vont quitter brutalement Cherbourg, leur port d'attache, suite à un malheureux accident lors d'une représentation qui mettra le feu aux poudres.

Retrouvant Nina à Paris, (ex-membre du Z.K.CircuS, hypnotiseuse reconvertie en soigneuse au Zoo de Vincennes), Blaise et Gertrude décident de tenter l'aventure Outre-Atlantique. Ils s'envolent tous trois pour les U.S.A sur les traces du rêve américain de ce qu'il fut ou de ce qu'il en reste.

Partis à la recherche d'un étrange producteur et patron d'un Jazz-Club à Broadway, Mister Skyscreeper, qui aurait participé à la banqueroute du ZK Circus, ils se trouvent pris dans un imbroglio aux allures mafieuses, sous le regard de David S. Ware (saxophoniste et improbable tueur à gages).

Le trio va alors vivre un périple onirique dans le New York by night où tous leurs rêves, cauchemars et fantômes s'entremêlent et où ils croisent quelques icônes made in U.S.A, tels Marilyn ou King Kong.

Au gré des indices paranoïaques d'un pseudo-complot, les mettant aux prises avec Skyscreeper, manipulateur omniscient, Blaise, Gertrude et Nina finiront par fuir le continent américain comme par enchantement avec l'aide de leur ange-gardien David S. Ware.



Benoît Bradel est metteur en scène et vidéaste. Il a 38 ans et vit à Paris.

C'est comme acteur que Benoît Bradel fait son entrée dans le monde du spectacle au Théâtre du Campagnol. S'il continue à faire des incursions comme comédien, il s'est tourné avant tout vers la mise en scène en commençant comme assistant auprès de Jean-Claude Penchenat, de Mario Gonzales au Conservatoire de Paris puis de Jean-François Peyret et Jean Jourdheuil et enfin de Sophie Loucachevsky.

A partir de 1994, il signe ses propres mises en scène et crée sa compagnie, Zabranka.

Le travail de Benoît Bradel est marqué, tout d'abord, par l'attrance pour des auteurs pour qui la langue est avant tout une matière plastique à traiter comme telle et toujours de manière ludique. Les mots sont autant un univers de sens qu'un univers sonore et visuel. Travail de composition qui doit enfin beaucoup à l'univers du cirque et de la musique autant dans le rythme et la construction des mises en scène que dans l'importance accordée à la langue et au mouvement.

Après avoir réalisé des films courts, *Les premiers pas*, 35 mm noir et blanc, prix de qualité du C.N.C., Festival de Cannes 91, Benoît Bradel collabore comme vidéaste, avec plusieurs metteurs en scène et chorégraphes, notamment avec Jean-François Peyret.

Spectacles :

In a Garden et *Nom d'un chien* d'après Gertrude Stein, 1994 créé au Théâtre National de l'Odéon dans le cadre de Théâtre Feuilletton, puis *La Fonderie* au Mans, Théâtre de la Bastille à Paris, TNB à Rennes, Théâtre Garonne à Toulouse et Festival du Jeune Théâtre d'Alès 1995.

In a Cabaret pour le Cabaret 2 des Lucioles - TGP Saint-Denis et TNB Rennes, 1997

Blanche Neige Septet Cruel d'après Grimm et Walser créé au Théâtre Garonne en 1997, *La Fonderie* au Mans, Théâtre de la Cité Internationale à Paris, *L'Aire Libre* à Saint-Jacques de la Lande-Rennes et Théâtre des Bernardines à Marseille.

Cage Circus, *Inventorio* d'après John Cage créé à l'Aire Libre dans le cadre du Festival Mettre en scène 99 du TNB puis Théâtre de la Cité Internationale. En 2000 au Théâtre des Bernardines à Marseille, au Théâtre Garonne et Théâtre Athénor à Nantes en 2001

L'Invention de la Giraffe, un spectacle et un film co-écrit avec Yves Pagès, créé à la Maison de la Culture de Bourges en 2004, puis Festival Temps d'Images à la Ferme du Buisson et Théâtre National de Chaillot, juin 2005.

Collaborations :

Collaboration durable et continue avec Jean-François Peyret de 1995 à 2002 :

Le cri de (la) méduse, *Traité des Passions 1,2 et 3*, *Un Faust*, *Turing Machine*, Théâtre public / Projection privée,

Histoire naturelle de l'esprit et *La Génisse et le Pythagoricien*.

Créations vidéo pour 54 x 13 de Jacques Bonnaffé, *Les chasses du comte Zaroff*, de Mathieu Bauer / *Sentimental Bourreau*,

Masculin, pluriel de Christian Bourigault, et *Drames brefs (1)*, d'Etienne Pommeret.

La Beauté, installation vidéo pour l'exposition *Jeu de l'Esprit* Avignon mai / octobre 2000.

En 2001, il est lauréat de la Villa Médicis Hors-les-murs à New-York.



Yves Pagès est né à Paris en 1963. Tout en pratiquant diverses activités précaires et alimentaires, il achève sa thèse de doctorat en lettres modernes sur l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline en 1991. Il occupe ensuite un poste de chargé de cours (écriture de scénario) à l'Université de Paris 8. Il écrit la même année un premier roman *La police des sentiments* aux éditions Denoël. Parallèlement, il collabore avec la compagnie Valsez-Cassis et François Wastiaux en tant que dramaturge, comédien d'occasion et animateur d'ateliers. Ils réalisent *Les carabiniers* très librement inspiré de *Les carabiniers* de Jean-Luc Godard (Prix du Jury et Prix du Public au Festival Turbulences, Strasbourg 1991). Puis il écrit *Les Gauchers* (éditions Julliard, 1993, roman) qu'ils adaptent, pour la scène, au festival Théâtre en mai, Dijon 1993 et au Théâtre de la Cité Internationale, Paris.

Il publie ensuite deux autres romans : *Plutôt que rien* aux éditions Julliard et *Prière d'exhumer* aux éditions Verticales en 1997.

Il obtient la Villa Médicis et part à Rome une année où il co-écrit avec César Vayssié le scénario de *Elvis de Médicis*, moyen métrage réalisé par César Vayssié en 1998, puis, *Les Parapazzi*, édité aux Solitaires Intempestifs, qui sera créé au Festival d'Avignon 98 (in) et repris au T.G.P. de Saint-Denis.

A son retour d'Italie, il rejoint les éditions Verticales et publie plusieurs ouvrages : *Petites natures mortes au travail*, récits, (Verticales, 2000, "points Seuil" 2001),

Le Théoriste, roman, Prix Wepler 2001 (Verticales, 2001, "points Seuil" 2003) . *Portraits crachés*, récits, (collection "minimales", Verticales, mars 2003).



David S. Ware est né le 7 novembre 1949 à Scotch Plains (New Jersey).

Il commence à étudier la musique à l'âge de 9 ans, jouant d'abord de la flûte, puis des saxophones alto et baryton (ainsi que de la contrebasse et de la batterie) dans les divers orchestres (parade, danse et concert) de son lycée.

« En 64 j'ai commencé à fréquenter les clubs de jazz, c'est là que j'ai rencontré Sonny Rollins. Les années 1960 ont constitué une époque particulière faite d'exploration et de liberté. Une atmosphère fantastique régnait dans la musique. C'est cette tradition que je cherche à perpétuer. »

De la geste inquiète et flamboyante du Rollins de cette époque, la musique de David S. Ware retiendra l'art rugueux des ballades. En 1970, études à Boston où il rencontre Michael Brecker. En 1973 de retour à New York, où il joue -souvent au studio Rivbea- il enregistre avec le meilleur de l'avant-garde de l'époque : Andrew Cyrille et Maono, le grand orchestre et le sextet de Cecil Taylor (rencontre avec William Parker)...

Et avec son propre trio, il enregistre *Birth of a Being* en 1977 pour le label suisse Hat Hut. Pendant cette période il rencontre régulièrement Sonny Rollins qui vivait alors à Brooklyn : J'allais chez lui, je jouais et il m'écoutait. Puis nous pratiquions parfois plusieurs jours de suite.

Autre influence tout aussi marquante, Cecil Taylor l'engage au sein de son grand orchestre pour un concert à Carnegie Hall en 1974 puis dans le Cecil Taylor Unit avec lequel il participera à d'importantes tournées européennes en 76 et 77.

La deuxième moitié des années 80 le révèle instrumentiste accompli, maître en son univers, riche de toutes les traditions de la musique noire américaine, toujours creusant au plus profond le sillon de douleur et d'allégresse où s'accomplit avant lui la transfiguration des plus grands : Coleman Hawkins, Sonny Rollins, John Coltrane, Albert Ayler. En 88, il forme un quartet comprenant William Parker, Matthew Shipp et Marc Edwards qui enregistre une douzaine d'albums.

La remarquable stabilité de ce quartet – seuls les batteurs vont changer – marque la volonté de David d'en faire le laboratoire exclusif de sa musique.

Entre 1998 et 2000 David S. Ware enregistre deux albums *Go See the World* et *Surrendered* pour la firme Columbia grâce à la détermination du nouveau directeur artistique jazz Branford Marsalis. Aum Fidelity prend la relève pour enregistrer en 2001 *Corridors and Parallels* où Matthew Shipp, à la demande de David S. Ware, exploite les possibilités du synthétiseur.

Depuis ses premiers enregistrements, le David S. Ware quartet, de plus en plus présent sur les scènes européennes et américaines, est parvenu à une reconnaissance qui le place au premier plan de l'actualité. A ses côtés, la maturation de Matthew Shipp, pianiste (et compositeur parmi les plus neufs), soliste, leader de plusieurs formations dont le String Trio avec Mat Maneri au violon et William Parker à la contrebasse, directeur artistique des "blue series" (département jazz du label rock Thirstyear), ainsi que la présence de William Parker autre grand maître, compositeur, leader et figure emblématique de la scène new yorkaise, instigateur du désormais incontournable Vision Festival, achève d'en faire un des groupes phares du jazz contemporain.

En 2002, le festival de San Francisco dont le directeur artistique est Joshua Redman, demande à David S. Ware de présenter sa version de la "Freedom Suite" dans le cadre d'une série de concerts consacrés à Sonny Rollins, confirmant sans ambiguïté son appartenance à la communauté des grands musiciens contemporains qui font du jazz une musique toujours vivante et en développement.



Laurent Pichaud, chorégraphe et interprète.

Il se forme à la danse contemporaine au début des années 90, devient rapidement interprète et débute son cursus d'histoire de l'art à l'Université Paul Valéry de Montpellier.

En 1996, il prend la direction de la compagnie x sud au sein de laquelle il inscrit sa recherche chorégraphique : création régulière de pièces chorégraphiques mais aussi développement d'activités singulières - ateliers du regard en direction des spectateurs, accompagnement sous forme de tutorat, de jeunes danseurs en formation (CCN de Montpellier), ateliers de pratique pour étudiants en arts plastiques.

Les pratiques privilégient toujours une approche in situ, expérimentent les notions de présence au lieu, de mise en regard de l'altérité. Elles procèdent souvent par contraintes ou consignes.

Sa recherche en histoire de l'art, son intérêt pour le land art et la poursuite d'une thèse sur la visibilité de la Shoah à travers l'art contemporain, influencent significativement sa démarche.

écho anticipé (pièce chorégraphique invisible. 00), land part (solo pour extérieurs de théâtres. 01), feignant (distribution évitée-pour 6 ou 7 danseurs. 02) fer terre (image d'un lieu -duo. 03), visites guidées par la danse (03), référentiel bondissant (pièce pour gymnase. 05)

Il est par ailleurs interprète, notamment pour Martine Pisani, ou lors de sa reprise d'un solo de Dominique Bagouet pour les Carnets Bagouet, mais aussi comédien pour Benoît Bradel.



Ese Brume

Nigériane d'origine. Diplômée de littérature et de linguistique françaises à Londres, elle a travaillé en France en tant que comédienne-chanteuse-danseuse avec Catherine le Forestier et Areski. Elle a participé à tous les projets de Benoît Bradel (In A Garden et Nom d'un Chien, Blanche Neige Septet Cruel, Cage Circus, Chantier Giraffe) mais également avec Gabriel Garran et Pascal N'Zonzi dans Bintou et sous la direction de Gildas Milin dans Anthropoloo au Théâtre de la Colline à Paris (février 2003).

Elle collabore comme chanteuse avec le jazzman Julien Lourau. Elle fait ses débuts au cinéma avec Prekasni Parij dans une réalisation de Raphaël Girardot et joue dans le court-métrage Naturellement de Christophe le Masne.

Entre 1999 et 2000, elle découvre et travaille avec le compositeur et metteur en scène George Aperghis. Elle écrit et travaille ses chansons avec DJ Shalom de Shalark.

En avril 2005, elle joue dans Animal de Roland Fichet, mis en scène par Frédéric Fisbach au Théâtre de la Colline.



Elina Löwensohn

Roumaine d'origine, Elina Löwensohn, vit depuis l'âge de quatorze ans, aux Etats-Unis où elle a pris la nationalité américaine.

Après trois années passées sur les bancs de l'Université de New York, elle entame une carrière de comédienne qu'elle partage entre le théâtre, le cinéma et la télévision.

Elle joue dans plusieurs films de Hal Hartley : Theory of Achievement (1991), Simple Men (1992), Amateur et Flirt-Berlin Segment (1995). Elle tourne aussi dans La liste de Schindler de Steven Spielberg (1993), Basquiat de Julian Schnabel (1996).

Elle travaille également avec des réalisateurs français : Le Silence de Rak de Christophe Loizillon (1997), Mauvais genre de Laurent Bénégui (1997), Sombre de Philippe Grandrieux (1998), Un long dimanche de fiançailles de Jean-Pierre Jeunet (2003).

Au théâtre, on la retrouve dans plusieurs mises en scène de Travis Preston à New York : Twelfth Night, Democracy in America, Don Juan, Last American in Paris, King Lear, Hamlet et Roberto. Elle joue à New York dans Panic, création de Richard Foreman à l'Ontological Hysterical Theatre.



Patrick Condé

Après des débuts dans une compagnie de théâtre universitaire puis à la Trippie de Caen, il rejoint François Tanguy et le Théâtre du Radeau au Mans en 1986. Il y passe dix ans et participe à la création de 5 spectacles: Mystère bouffe, Jeu de Faust, Fragments forains, Le Chant du bouc et La Bataille de Tagliamento.

A la Fonderie du Mans, espace de création pluri-disciplinaires créé par le Radeau, il rencontre Jean Jourdeuil avec lequel il crée trois spectacles : Cabaret Karl Valentin, La Bataille d'Arminius (Kleist) et Le Masque de Robespierre (Gilles Aillaud).

Ces dernières années, il a sillonné la France avec Branlo et Nigloo dans un petit chapiteau ("le tonneau") où ils jouaient Coude à coude.